que sais-je ?

LE ROMAN PICARESQUE

DIDIER SOUILLER



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

QUE SAIS-JE ?

Le roman picaresque

DIDIER SOUILLER

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure
Maître de conférences de littérature comparée
à l'Université de Dijon

Deuxième édition mise à jour

12e mille



« O gueux de cuisine, sales, gras et luisants, faux pauvres, infirmes postiches, tire-laine du Zocodover et de la place de Madrid, aveugles feints et diseurs d'oraisons, porte-faix de Séville, bordeliers et truands, et toute l'innombrable caravane que l'on entend sous le nom de picaro ! »

CERVANTÈS, *La Ilustre Fregona.*

« Ne me donne point la pauvreté, afin que je ne vole point. »

DEFOE, *Moll Flanders.*

« Le gueux n'est plus gueux. C'est un Protée à cent visages et cent formes diverses. »

J. CHAPELAIN,

in « Avertissement au lecteur » de la traduction de *Guzman.*

ISBN 2 13 042763 4

Dépôt légal — 1re édition : 1980
2e édition mise à jour : 1989, septembre

© Presses Universitaires de France, 1980
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

Ce n'est pas sans présomption, sans doute, que, pour cacher les insuffisances de ce petit livre, on tentera de se justifier en arguant des méthodes de la littérature comparée : le champ présenté par trois littératures essentielles (française, espagnole, anglaise) est trop vaste, surtout pour un si mince ouvrage. L'étude portera donc avant tout sur les œuvres les plus importantes (celles dont la renommée s'étend au-delà des Etats dont elles sont issues), avec la volonté de marquer les étapes de l'évolution d'un genre et de dégager la structure du roman picaresque.

Il a fallu privilégier certaines œuvres et en écarter d'autres, façon, espère-t-on, qui n'attirera pas le reproche d'arbitraire ; les exclusions s'expliquent par le point de vue choisi et on ne saurait mentionner mécaniquement toutes les œuvres qui, de près ou de loin, ont emprunté un élément au picaresque, que ce soit dans le domaine de la mentalité ou de la structure du récit. Ainsi a-t-on renoncé à parler, par exemple, de *Juliette* de Sade et du *Paysan perverti* de Restif de La Bretonne. En fait, *le problème du choix des œuvres* est vite devenu essentiel, surtout à propos du XVIII^e^ siècle, où le roman d'ascension sociale semble concurrencer souvent le roman picaresque au point de se confondre avec lui. D'autres contraintes sont intervenues pour guider le choix : concernant le picaresque en général, on a choisi une *chronologie courte*, commençant en 1550 et s'achevant à la fin du XVIII^e^ siècle ; tout en sachant que l'influence ou les sources sont bien

plus étendues, l'essentiel a paru être de lier la problématique picaresque à la société aristocratique et à ses contradictions. On ne parlera donc pas des possibles ancêtres du genre, tels que *Le Satiricon*, le *Roman de Renart* ou l'histoire de Panurge, de même que d'ouvrages plus proches de nous, où des critiques ont voulu voir la marque du picaresque : *Pedro Sanchez* (1884) de José Maria de Pereda, *La Busca* de Pio Baroja (1904) ou même *The Adventures of Augie March* (1953) de Saul Bellow. Une autre limite s'est imposée, en fonction des ambitions de cette collection : ne considérer que des ouvrages traduits ou d'accès facile.

Enfin, si l'on reconnaît volontiers la dette de ce livre à l'égard de M. Molho, auteur, sans doute, de quelques-unes des meilleures études en français sur notre sujet, en revanche, on se refuse à le suivre dans sa définition trop limitée du picaresque qui ne conçoit pas de roman digne de ce nom hors de la problématique espagnole, ce qui le conduit à ne considérer dans le reste de l'Europe que ce qu'il nomme des « imitations »... et encore sont-elles peu nombreuses à ses yeux (1) ! On préférera parler d'*évolution* et de transformation, phénomènes inhérents au genre et même nécessaires, dans la mesure où ils contribuent à expliquer sa mort, et non pas seulement de la persistance d' « un moule où l'on coulera toutes sortes de péripéties divertissantes, parodiques ou protestataires ». Il semble abusif de se limiter à de strictes conditions historiques et sociologiques dans un seul pays, sinon, comment comprendre l'engouement immédiat et prolongé que connut à l'étranger le picaresque espagnol ? Il ne s'agissait pas d'une nouveauté littéraire seulement, mais d'un regard neuf posé sur les sociétés aristocratiques occidentales. Des écrivains, originaires de pays différents, comprirent vite le parti qu'ils en pouvaient tirer.

Avant de disparaître, le picaro s'est transformé en même temps qu'une société qui découvrait les Lumières, et Jacob ou Moll Flanders ne sont pas indignes de Guzman ou de Pablos.

(1) Se reporter par exemple à son article « Picaresque », paru dans l'*Encyclopaedia Universalis*.

PREMIÈRE PARTIE

LA NAISSANCE ESPAGNOLE

Alexander A. Parker, dans *Literature and the Delinquent* (1), remarque : « Le schéma général du développement du roman moderne suit les lignes que voici : les romans idéalistes engendrèrent des « anti-romans » en Espagne, qui présentèrent par réaction naturelle le brut et le sordide. Ces anti-romans furent soit implicitement des satires de tout héroïsme, comme le roman picaresque, ou des parodies délibérées, comme *Don Quichotte* ; dans chaque cas l'accent était mis sur le comique, pour mieux faire la satire de la solennelle gravité visée. Le réalisme, émergeant en tant qu'anti-roman en Espagne, devint *ensuite* établi dans ses droits propres en France et en Angleterre, comme technique objective pour dépeindre la vie humaine et étudier les mœurs, en dehors de toute préoccupation satirique et comique. »

Il y a là possibilité de cerner le phénomène picaresque spécifiquement et historiquement à la fois : le roman picaresque naît en Espagne et il y trouve sa matière religieuse, sociale et morale. Il serait vain de n'en faire qu'une forme (roman dans lequel le héros voyage dans différentes classes sociales, assumant toutes sortes de conditions), mais l'im-

(1) Edinburgh University Press, 1967, p. 8.

portance de l'apport espagnol ne saurait cacher que, comme tous les genres, ce roman a connu une évolution, et ce, sur deux plans : s'implantant dans d'autres pays, sa problématique (religieuse, sociale et morale) s'est modifiée pour exprimer la *mentalité* globale d'une autre nation ; la plasticité et la fécondité de ce genre lui ont permis, d'autre part, d'accentuer certains de ses traits constitutifs au détriment d'autres : en ce sens, le roman picaresque est à l'origine du roman réaliste et du roman de mœurs, qui devaient bientôt le supplanter. Le roman picaresque est historiquement limité : il meurt vers le milieu de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

En Espagne, le picaresque fut, comme le note Parker, une « réaction » contre une éthique aristocratique (qui apparaissait avec éclat dans les romans de chevalerie) et l'expression d'une société se refermant sur ses préjugés. La naissance espagnole ne peut donc se comprendre, d'abord, qu'à partir de la société contemporaine et de l'histoire de ses mentalités.

Chapitre Premier

LA PROBLÉMATIQUE SOCIALE

Si le nouveau roman « réaliste » du XVI^e^ siècle — que l'on allait appeler picaresque — n'avait eu besoin que d'une société où abondaient vagabondage et délinquance, il aurait pu naître tout aussi bien dans un autre pays que l'Espagne (la France ou l'Angleterre, par exemple). Que l'Espagne ait connu l'incitation nécessaire doit signifier que les influences qui l'ont emporté dans ce pays étaient donc plus culturelles et sociales qu'économiques.

L'histoire de ces influences est marquée au XVI^e^ siècle par un double mouvement. La première partie du siècle donne le spectacle d'un envahissement rapide et gigantesque des formes que la Renaissance italienne a inventées et de l'esprit des humanistes érasmisants, à travers la péninsule ; intrusion qui se transforme rapidement en assimilation. A ce premier temps succède une période de rejet et de refus, de fermeture et de crispation, qui n'est pas source d'appauvrissement, mais au contraire d'élaboration et de maturation de ce que les historiens nomment le « Siècle d'Or », qui voit s'épanouir un baroque espagnol profondément original, à la fin du règne de Philippe II (1556-1598), sous Philippe III (1598-1621), et surtout sous le règne, à la fois splendide et tragique, de Philippe IV (1621-1665). L'idéologie picaresque est le produit de cette évolution, qui ne saurait faire oublier que l'Espagne a grandi tardivement et de façon hâtive : il n'y a pas eu de transition entre un Moyen Age dominé par la recherche de l'unité nationale et la lutte contre les Maures et une Renaissance qui se veut universaliste et conquérante (*1492* : c'est la date de la chute du dernier royaume maure — Grenade — et aussi l'année de la découverte de l'Amérique). A cause de cette brusque croissance, l'Espagne conservera fortement l'empreinte de la mentalité médiévale : la conquête prolonge historique-

ment la « Reconquête » ; les valeurs guerrières éclipsant les tâches économiques et pacifiques, le prestige ira aux valeurs militaires. Le maintien des méthodes et des structures sociales et mentales du Moyen Age a largement contribué à empêcher l'Espagne de s'adapter au capitalisme naissant, une des causes de sa rapide *décadence*, perçue dès la fin du XVI^e^ siècle, et dont le sentiment est inséparable de la sensibilité picaresque.

I. — L'Espagne

Le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, puis la conquête du royaume de Grenade assurent l'unité politique et territoriale. L'Espagne du XVI^e^ siècle avait environ 8 millions d'habitants, dont au moins 5,5 millions de Castillans (1), et montrait une grande opposition entre le nord et le sud du pays. Aux villes historiques de la Castille et du Nord (Burgos, Ségovie, Salamanque, Tolède) s'oppose, grâce au monopole du commerce des Indes d'Amérique, la nouvelle puissance de Séville (2) devenue la vraie capitale économique de l'Espagne (et le repaire des picaros qui ont fait des jardins de la cathédrale et de ses environs leur lieu de rendez-vous).

On note dans cette Espagne le rôle précoce de la ville (les picaros ne font que traverser la campagne pour se rendre de ville en ville). Une bonne part de la noblesse vit dans un milieu urbain, ville d'oisifs, qui groupe des journaliers occasionnels, l'immense domesticité des grands et cet ensemble de chômeurs, de valets par intermittence, de gens « sans aveu », exerçant des métiers plus ou moins légaux, et de truands, plus ou moins compromis, que l'on désigne sous le terme de picaros.

Malgré la splendeur du règne de Charles Quint, la constitution d'un gigantesque Empire sur lequel « le soleil ne se couche jamais », les victoires d'un impérialisme auquel la France s'oppose en vain, et tout un ensemble qui a permis aux historiens de parler de l'ère de la « prépondérance espagnole » (Henri Hauser), l'Espagne souffre d'emblée d'une économie archaïsante et déséquilibrée : sa force repose sur les quantités massives de métaux précieux venus d'Amérique et c'est du sol que proviennent 80 à 90 % du revenu de l'Espagne du XVI^e^ siècle et non de l'apparition d'un capitalisme de type mercantiliste, comme dans d'autres pays d'Europe (protestants surtout).

(1) A la même époque : France, 16 millions ; Angleterre, 3,5 millions ; Italie, 9,5 millions d'habitants.

(2) Sur ce point consulter P. CHAUNU, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, Paris, SEVPEN, 1955-1960.

La civilisation urbaine et nobiliaire espagnole en est largement responsable.

Ces traits, que l'on observe dès le milieu du XVI^e siècle, concourent pour une bonne part à expliquer le déclin de l'Espagne et le climat de crise et de renoncement qui vit naître le picaro comme personnage littéraire à la fin du siècle. A cela s'ajoutent l'évolution des mentalités et l'absence d'une classe bourgeoise commerçante, susceptible de redresser l'économie espagnole.

II. — Les classes sociales

On peut dire, sans caricaturer, que l'Espagne de 1550 ne connaît (ou qu'elle ne *veut* connaître) que deux classes sociales : les nobles et les paysans. Ceux qui n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre sont objet de suspicion, de mépris ou de rejet.

La *noblesse* représente au début du XVI^e siècle un peu plus d'un dixième de la population : l'ampleur de la catégorie privilégiée est un trait hispanique caractéristique. Or, beaucoup plus en Espagne qu'en France, la noblesse est fermée : elle se confond avec la vertu et s'acquiert à la naissance *par le sang* et *par le lignage* : « On est comme on naît » (1). Classe prestigieuse qui entraîne en Espagne une véritable obsession de la noblesse, et qui se caractérise par le *vivre noblement* : c'est déroger que de participer au monde du commerce, du négoce ou des arts mécaniques ; seule la pratique des armes convient à l'hidalgo qui ne doit rien faire de ses mains.

Or, aucun système social n'a bénéficié en Europe d'un aussi large consensus. L'appartenance sociale est fixée à la naissance ; l'ascension est objet de scandale, mais, en contrepartie, le rang, donné par la naissance, dispense de l'effort. Cette mentalité engendre aisément le fatalisme : le picaro, né picaro, mourra picaro. La pensée théologique est largement responsable de la résignation : chacun est irrévocablement à la place que Dieu lui donne, mais cette *société bloquée* récompense les mérites : le salut est possible par les œuvres, même pour le plus vil et le plus misérable. Inégalité sociale, donc, mais égalité de tous les hommes sous le regard de Dieu. Voilà qui rend possible l'évolution de Guzman, telle que la décrit Mateo Alemán (cf. *infra*).

En revanche, il existe une hiérarchie nobiliaire où, para-

(1) P. CHAUNU, *L'Espagne de Charles Quint*, Paris, 1973, t. I, p. 277.

doxalement, l'argent fait la différence. Au cours du XVII^e siècle, le fossé va se creuser entre la grandesse et le reste de la noblesse, tandis que l'on assiste à un début de « prolétarisation » des simples hidalgos (qui constituent les neuf dixièmes de l'ensemble) : Don Quichotte ou l'hidalgo pauvre, que sert Lazarillo, en sont des illustrations dans la littérature espagnole.

En ce qui concerne le clergé, si de grands dignitaires ecclésiastiques comme Cisneros et Siliceo étaient d'origine modeste, en fait, tout au long du règne de Charles Quint, les rangs des hommes d'Eglise commencèrent à se fermer aux familles de la grande bourgeoisie intellectuelle des villes, qui elle-même devait lutter pour sa survie.

La bourgeoisie citadine à la fin du XV^e siècle est, pour l'essentiel, *une bourgeoisie judéo-chrétienne* qui, à partir de 1525 environ, est broyée par le mouvement général de rejet du judéo-christianisme et par le carcan des statuts de pureté de sang. Cette bourgeoisie, dont le rôle était prééminent dans tous les domaines (arts, commerce, affaires, etc.), et qui groupait « peut-être 50 000 à 100 000 personnes », n'a pu connaître de développement normal ni cet avenir « que la grande folie antisémite a porté au nombre mystérieux de tous les possibles qui ne sont pas » (1). Les expulsions, les conversions de force, les exclusions et les bûchers de l'Inquisition (qui confisquait les biens de ses victimes...) l'ont anéantie.

Les artisans ne purent faire contrepoids. L'Espagne du XVI^e siècle ne connut qu'un petit et pauvre artisanat ; la production se maintint à un niveau médiéval.

La noblesse et le clergé sont, de manière écrasante, les grands propriétaires terriens en Espagne. Les nobles s'attachent à la conservation et au rendement de leurs terres, dont ils tirent une substantielle *renta*. La classe paysanne, pour l'essentiel, est réduite à l'état de manouvriers : « Une très nette majorité d'ouvriers agricoles sans terres, sans initiative, dans la dépendance des représentants de l'aristocratie (gros fermiers, intendants) jouissent des restes d'une propriété communautaire... » (2) (P. Chaunu).

C'est cette société que parcourt, dans ses errances, le picaro, et elle ne lui offre d'autre spectacle que celui de l'aristocratie dont la fascination s'exerce d'autant plus que le XVI^e siècle avance. L'artisanat ou l'agriculture ne sauraient attirer les déclassés et une fin médiocre et « petite-bourgeoise », comme celle de Lazarillo, est infamante et objet de ridicule.

(1) P. Chaunu, *op. cit.*, t. I, p. 308-309.
(2) *Op. cit.*, t. I, p. 329.

III. — L'évolution des mentalités

Peu à peu l'optimisme conquérant des premières années du règne de Charles Quint « fait place progressivement (à) une société plus hiérarchisée, de plus en plus soucieuse du préjugé du sang, qui renforce la conservation des patrimoines par la multiplication des majorats, qui n'accueille plus qu'avec méfiance la culture de l'étranger. En même temps, l'esprit d'entreprise recule devant la passion de la rente qui gagne toutes les classes du pays, dans la mesure de leurs moyens, et le sentiment de l'honneur se sclérose, quand il n'est pas tourné en dérision par les picaros » (1).

1. **Le préjugé du sang et le préjugé social.** — Le XVI^e^ siècle connaît une grande hantise de pureté qui marque profondément la conscience collective de l'Espagne qui, depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, a eu un important peuplement juif (un dixième de la population totale, au maximum) particulièrement remarquable par sa richesse, sa puissance et ses capacités. La Reconquête assurée, les juifs cessèrent d'apparaître comme des alliés indispensables ; les nombreux juifs convertis au catholicisme pratiquèrent une surenchère (2) dont ils furent bientôt les victimes, emportés par un mouvement qui cherchait à détruire cette élite économique, politique et culturelle. Le vide créé par les expulsions amena la pression sociale à créer de nouveaux juifs, en la personne des chrétiens de lointaine ascendance juive...

« La préoccupation de pureté de sang était d'origine plébéienne ; elle est la noblesse de ceux qui n'en ont pas » (P. Chaunu) (3). Bientôt (à partir de 1547 surtout), on écarta non seulement ceux qui étaient d'origine juive (ou maure), mais aussi ceux que la rumeur accusait ou simplement soupçonnait. Ce sont là les deux préjugés majeurs de l'Espagne du Siècle d'Or.

A) *Le sang*. — Ce qui exclut du privilège, c'est la *mancha*, la tache, *i.e.* l'alliance avec un non-chrétien. Pour la détecter, on institue des *probanzas* (sorte d'enquêtes sur le lignage) qui justifient les « vieux chrétiens » contre les « nouveaux chrétiens ».

(1) B. Bennassar, J. Jacquart, *Le XVI^e^ siècle*, Paris, 1972.
(2) Les premiers responsables de l'Inquisition furent des juifs convertis...
(3) *Op. cit.*, t. II, p. 519.

B) *L'honneur-opinion.* — L'Espagne du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle a la passion de l'honneur (la *honra*). La renommée est déterminante et les chancelleries qui vérifient les titres de noblesse s'en tiennent au *in commune reputatione et fama plerumque consisti.* L'honneur-opinion oblige, dans le théâtre du siècle d'Or, le mari ou le frère à tuer sans hésiter la femme ou la sœur au moindre soupçon, à la moindre *apparence* accusatrice. Dans une société à prédominance masculine (l'homme peut tromper impunément sa femme, mais il la fait surveiller étroitement), c'est la femme qui est vraiment la gardienne de l'honneur du foyer. La *honra* détermine une société qui redoute le scandale et le qu'en-dira-t-on, mais qui en viendra facilement à penser que ce qui n'est pas vu n'existe pas...

Le noble est le modèle universel. On ne peut comprendre les romans picaresques espagnols que par opposition radicale aux mentalités dominantes. Ainsi M. Molho peut-il parler du picaro comme d'un « hidalgo à rebours : son premier soin est de dévoiler sa naissance ignoble » *(op. cit.).*

2. **Le « vivre noblement » et la passion de la rente.** — L'hidalgo n'est pas seulement un modèle d'honneur, mais il fournit aussi un art de vivre. Au fur et à mesure que le XVI^e^ siècle s'avance, les armes ne sont plus la justification d'une oisiveté noble ; on ne retient plus que l'obligation absolue d'un mode de vie oisif et dispendieux, qui repose sur une richesse terrienne ; mentalité qui fait de la *renta* la seule ressource honorable, le propre de la classe aristocratique qui, on l'a vu, possède l'essentiel des terres. Cette passion s'empare peu à peu de toute la société espagnole, même dans ses éléments les plus modestes, et c'est le rêve secret de tous les fainéants et picaros du royaume. Même si l'on n'a que peu d'argent, on feindra de jouir de rentes confortables pour mieux réussir un beau mariage.

Idéal passif et démobilisant, largement responsable, lui aussi, de la décadence d'un pays quand il l'envahit dans son ensemble avec une telle unanimité et qu'il en vient à paralyser une souhaitable évolution économique. L'élimination tragique de la bourgeoisie, que l'on vient de mentionner (cf. *supra*), a eu également pour conséquence de faire considérer tout ce qui touche l'argent comme méprisable et déshonorant. Armateur, banquier, changeur, négociant : ce sont des métiers indignes d'un Espagnol, estime l'opinion.

3. **Censure et conservatisme.** — « L'Espagne des refus » : c'est ainsi que P. Chaunu qualifie ce pays qui, à la fin du règne de Charles Quint et surtout sous le règne de Philippe II, se referme sur lui-même dans la méfiance et l'immobilisme.